

CHARLIE WAT

# TOUJOURS EN ÉTÉ



# CHARLIE WAT

## TOUJOURS EN ÉTÉ

« Si vous êtes la petite fille de la photo, merci de me contacter de toute urgence. »

Un mail, une photo, et la vie de Caroline, avocate en droit des affaires familiales à Boston, vole en éclats. Depuis qu'elle a quitté la France et son village natal il y a trente ans, elle s'est appliquée à tout oublier de son passé et s'est construit une vie rangée, organisée, raisonnable.

Mais ce message inattendu l'oblige à se confronter à son enfance, à retourner à l'été 1989, lorsqu'elle était encore une petite fille avec des rêves plein la tête. L'été où toutes ses certitudes ont été ébranlées...

**Une histoire sensible et lumineuse, hymne poignant à l'amitié, à l'amour et à la vie.**

« **Un roman fort en émotions, riche en sentiments, qui reconforte autant qu'il bouscule.** »

*Julie, @pickbooks*

**Charlie Wat** écrit pour illuminer la vie. Depuis *L'Amour à nu*, son premier roman, elle ne cesse de perfectionner sa recette : un cocktail d'amour et d'amitié arrosé d'une dose de bonne humeur, saupoudré d'émotions et pimenté d'un brin de folie. *Toujours en été* est son septième roman.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-432-8



9 782385 294328

**8,90 euros**  
Prix TTC France

Rayon :  
Littérature française



[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

De la même autrice  
*L'amour à nu*, 2017  
*Une histoire d'amour sans caribou*, 2017  
*Il était encore une fois*, City éditions, 2018  
*Si tu crois un jour que tu m'aimes*, Michel Lafon poche, 2019  
*Quand il me prend dans ses bras*, Michel Lafon poche, 2020  
*On s'est aimés comme on se quitte*, Charleston poche, 2021  
*J'aimerais quand même te dire*, 2021  
*Les mots qu'on dit avec les yeux*, 2024

Publié avec la collaboration de Lilas Seewald - Agence littéraire  
#lavraievie

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025  
76, boulevard Pasteur  
75015 Paris – France  
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-432-8  
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook  
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)  
et sur TikTok (@editionscharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !**  
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre  
passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande atten-  
tion pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu  
de forêts gérées durablement.

Charlie Wat

# TOUJOURS EN ÉTÉ

Roman





*À mon père.*



« On dirait le Sud  
Le temps dure longtemps  
Et la vie sûrement  
Plus d'un million d'années  
Et toujours en été. »

Extrait de *Le Sud*, écrit et interprété  
par Nino Ferrer.



*[Présent]*

**D**roite, fiable, raisonnable, raisonnée, c'est ainsi que l'on me définit. Et pour cause : j'aime l'organisation et s'il y a bien une chose que je déteste, c'est être prise au dépourvu.

Certains me considèrent comme une toquée du contrôle. À tort, évidemment. Disons que je possède un instinct de conservation aigu. J'aime cette vie que je me suis construite au fil des ans. Je suis heureuse. Enfin, j'étais heureuse. Je crois.

Je ne suis plus sûre de rien, à vrai dire.

Parce qu'il y a trois jours, une secousse a ébranlé l'édifice de mon existence. Je ne parle pas d'une frisure sur une flaque d'eau mais d'un tremblement de terre de magnitude trente mille sur l'échelle de Richter.

Cette journée avait pourtant débuté comme toutes les autres. Malheureusement – ou heureusement, selon comment on considère les choses – les catastrophes ne prennent pas la peine de s'annoncer à l'interphone.

Alors voilà.

Il y a trois jours, donc, je me suis réveillée au son de la radio à sept heures, j'ai souffert sur une séance d'abdos-fessiers dans mon salon en suivant le tutoriel YouTube d'une star de fitness, je me suis préparée, j'ai emprunté le métro, acheté un café à emporter au Starbucks, traversé la grande avenue d'un pas rapide, longé les façades des magasins et pénétré, enfin, dans la grande tour où je travaille.

Je me suis engouffrée dans l'ascenseur au son des *Quatre Saisons* de Vivaldi, j'ai bu une gorgée de café le temps que la cabine me hisse au vingt-sixième étage, un *ding!* a résonné, j'ai repris une gorgée de café, j'ai salué mes collègues dans les allées du cabinet d'avocats, je suis passée devant le bureau d'Émilie. Laquelle a aussitôt désigné du menton un imposant bouquet de roses rouges, roses et jaunes.

— Un livreur l'a déposé pour vous il y a vingt minutes. Si j'en juge par l'ampleur du bouquet, il a l'air drôlement accro, celui-là.

— Toujours se méfier des apparences, ai-je répondu. Rouge, c'est pour la passion. Rose, pour l'élégance. Quant au jaune, c'est pour la jalousie... Rien à voir avec l'amour, le type est obnubilé par la possession.

Émilie a soufflé que j'étais dure.

— Pas dure, ai-je rectifié. Lucide.

— Bah, elle est sacrément triste, votre lucidité.

— Une question d'âge, sûrement. Vous verrez...

— Vous avez l'âge d'être ma grande sœur, pas ma grand-mère.

— Il y a eu des appels ? ai-je finalement prononcé, histoire d'aiguiller la conversation dans une direction plus professionnelle.

— J'ai déposé les messages à côté de votre ordinateur.

J'ai amorcé un pas vers mon bureau.

— Non, mais je rêve..., a soupiré Émilie, une enveloppe à la main, alors que je posais les doigts sur la poignée de la porte. Vous n'êtes même pas curieuse de savoir de qui ça vient ?

Pas tellement. Mais j'ai quand même récupéré l'enveloppe, question de politesse.

J'ai décacheté le message et lu :

*En souvenir de notre belle nuit et dans l'attente de toutes celles à venir.*

*Charles*

Suivait un numéro de téléphone.

J'avais rencontré Charles la nuit précédente.

Il était seul, moi aussi, il pleuvait sur la vitre du bar, nous avions discuté de nos existences, refait le monde avec une bouteille de champagne, deux peut-être, je m'étais réveillée à l'aube, j'avais fermé la porte de la chambre d'hôtel en prenant soin de ne pas faire de bruit, j'étais passée à la réception payer la facture et j'étais rentrée chez moi.

J'avais espéré n'avoir laissé aucune trace de mon passage dans sa vie. Raté, Charles savait donc où je travaillais. Il faut croire que le champagne m'avait rendue loquace.

— Je suppose que vous n'allez pas lui laisser la moindre chance, n'est-ce pas ? a demandé mon assistante d'un air dépité.

Émilie est une créature déroutante. Adeptes du jus d'abricot et des jugements à l'emporte-pièce, elle possède un sens tout particulier des limites.

— Émilie, je vous apprécie beaucoup, mais je gère ma vie comme je l’entends.

Elle a haussé les épaules et répliqué d’un air pas convaincu :

— Libre à vous de finir vieille fille si c’est votre truc.

Émilie se trompait, vieille fille ne faisait pas partie de mon projet de vie. Mais indépendante et libre, oui. On n’est pas déçu si on ne s’attache pas. Aux serments d’éternité, je préfère l’éphémère. Pas de promesses encombrantes, zéro souci inutile.

— Au fait, a repris mon assistante, la réunion de tout à l’heure se passera dans la salle 21.

— Pas dans la salle habituelle ?

— Non, il y a eu une grosse fuite d’eau cette nuit, le parquet est décimé, un vrai carnage.

Elle a plongé le nez dans le bouquet.

— Mmmh, elles sentent merveilleusement bon !

— Eh bien, si ces fleurs vous plaisent tant, vous n’avez qu’à les garder !

Je suis entrée dans mon bureau. J’ai accroché mon sac ainsi que ma veste à la patère, et j’ai trempé les lèvres dans mon café tiède en contemplant les toits de Boston depuis la baie vitrée. J’adore cette vue. Elle me donne une impression de pouvoir.

J’ai ensuite allumé mon ordinateur. Comme le soleil, déjà haut, tombait sur mon écran, j’ai baissé les stores.

Le temps que la page de mes mails se charge, j’ai pris connaissance des Post-it verts qu’Émilie avait disposés en forme de cœur sur mon clavier en jouant machinalement avec les stylos rangés dans un mug à l’effigie de « Wonder Avocate » – cuissardes rouges, justaucorps bleu et visage difficile à cerner. Un cadeau de mes collègues pour mon anniversaire.

J'ai composé le numéro de Charles sur mon téléphone portable et rédigé un SMS.

Merci pour ce moment, c'était formidable, je te souhaite une belle vie. Caroline

Après une seconde de réflexion, j'ai finalement remplacé « formidable » par « bien ». L'emphase donne de faux espoirs.

Merci pour ce moment, c'était bien, je te souhaite une belle vie. Caroline

Dire au revoir, ça me connaît.

Du moins, c'est ce dont j'étais persuadée jusqu'à ce que j'apprenne la disparition de mon ami. L'un des seuls que j'aie jamais eus.

— **T**u es la meilleure ! a lancé mon boss en me confiant l'épaisse liasse de documents à l'issue de la réunion hebdomadaire. Je compte sur toi pour le laisser sur la paille. M<sup>me</sup> Kendall sera là à treize heures. Tu verras, c'est une femme irréprochable.

— Personne ne l'est vraiment.

— Pas faux. Mais je te rappelle que ton boulot consiste, entre autres, à le faire croire, a rétorqué Richard en temporisant d'un clin d'œil. Il y a beaucoup d'argent en jeu.

J'ai compulsé le dossier : un père financier adultère, une mère au foyer bénévole, un immense appartement en ville, une villa en Floride, une impressionnante et inestimable – mais qu'on aurait tôt fait d'estimer malgré tout – collection d'œuvres d'art, un compte joint à six chiffres, un labrador répondant au nom de Snoopy, un divorce en ligne de mire, un inévitable partage des biens.

Et, au milieu de ce tableau idyllique, deux enfants de sept et neuf ans dont la garde allait se négocier devant un tribunal.

Rien que de très banal, en somme, pour l'avocate en droit des affaires familiales que je suis.

J'étais en train de grignoter un sandwich en apprenant par cœur le dossier de la famille Kendall quand Émilie est apparue dans l'encadrement de la porte de mon bureau.

— M<sup>me</sup> Kendall est là.

Mon assistante a accompagné ses paroles d'une grimace qui ne laissait planer aucun doute sur les sentiments que lui inspirait cette femme. Se recomposant une figure miel, elle s'est décalée pour laisser entrer la cliente que Richard m'avait attribuée, pendant que j'avalais dare-dare une bouchée de pain de mie et de salami élastique.

M<sup>me</sup> Kendall a promené un museau distingué et revêche sur le mobilier, avant de le poser sur moi, comme on daigne faire l'aumône d'une marque d'intérêt. Elle a semblé se détendre en me voyant.

— Je vous avoue que je craignais de tomber sur une de ces petites jeunettes qui ne connaissent rien à la vie, a-t-elle articulé en me tendant une main fine, manucurée jusqu'au bout des ongles. Me voilà rassurée.

C'était une femme élégante. Pantalon droit bleu marine, chemisier crème ajusté, cheveux blonds coupés au carré, maquillage et bijoux discrets.

Alors qu'Émilie lui apportait une tasse de thé, je me suis employée à soumettre la mère de famille à l'interrogatoire d'usage. Sans surprise, ses réponses donnaient à voir une femme blessée par les multiples trahisons de son époux. Elle expliquait ne désirer rien d'autre que se reconstruire dans leur villa en Floride, au soleil, avec ses enfants.

— Et Snoopy ? ai-je demandé en soulevant le stylo des notes qui, plus tard, me serviraient à élaborer la plaidoirie.

— Snoopy reste là, ce n'est pas mon chien, c'est le sien.

*Nous y voilà...*

— Et vos enfants ? Ce ne sera pas trop dur pour eux de se séparer de leur animal de compagnie ?

— Je ne m'inquiète pas, les enfants ont de la ressource, ils sont bien plus adaptables que nous.

Elle a ponctué cette dernière phrase d'un petit rire.

*Ben voyons...*

J'étais atterrée. La fameuse adaptabilité des enfants avait bon dos. Trop souvent, elle prenait la forme d'une baguette magique que les adultes dégainaient pour se déculpabiliser.

Tandis que je m'efforçais d'afficher une expression imperturbable, M<sup>me</sup> Kendall a ensuite évoqué sa carrière sacrifiée sur l'autel de celle de son mari, le dévouement dont elle avait fait preuve pour s'occuper de sa famille, cette ville de Boston où elle ne s'est jamais sentie vraiment intégrée. Enfin, elle a insisté sur ses actions en faveur des démunis de sa paroisse, la bourse aux vêtements, la bourse aux livres, les bourses à tout et n'importe quoi qu'elle organisait chaque trimestre.

Comme si « ses bontés » l'exonéraient de l'essentiel...

— Qu'est-ce que vous voulez, a-t-elle gloussé en guise de conclusion, c'est tout moi, j'aime m'occuper des autres, je ne vis que pour ça, si vous saviez, ils sont pauvres, mais ils m'apportent tellement. Je ne suis pas une femme d'argent, contrairement à mon mari qui ne voit pas plus loin que le montant de ses avoirs bancaires...

Superposant soudain un minois plein de fiel à la figure d'angelot qu'elle arborait la seconde précédente, elle s'est ravisée :

— ... enfin, pas plus loin que ses avoirs et le tour de poitrine de ses conquêtes... Non mais, elles pourraient être ses filles, vous vous rendez compte ?

J'ai hoché la tête.

— Pardonnez-moi, je m'é gare..., s'est-elle aussitôt reprise en s'éclaircissant la gorge.

— Que pensent vos enfants du fait de s'installer en Floride ?

— Oh, eh bien, je suppose que les enfants s'y feront. Ce n'est tout de même pas la mine, il y a des écoles fabuleuses là-bas, il ne leur faudra pas plus de trois semaines pour oublier Boston. À leur âge, tout passe.

Puisque, de toute évidence, M<sup>me</sup> Kendall s'évertuait à ne pas vouloir comprendre ma remarque, j'ai clarifié :

— Je veux dire... du fait d'être éloignés de leur père ? Ne craignez-vous pas que...

Elle m'a coupée, redressant tout à coup son buste à la manière d'une volaille outrée :

— De quel côté êtes-vous, au juste ?

J'ai posé mon stylo et je l'ai fixée, à la recherche des mots adéquats. Mon objectif n'était pas de la braquer, juste de déplacer le curseur de sa focale.

— Du vôtre, bien sûr, puisque je suis votre avocate. En cette qualité, il est de mon devoir de vous conseiller. Je comprends votre souffrance, mais elle ne concerne pas vos enfants. Ce que je crois, c'est que la colère ne devrait pas vous pousser à abîmer les liens entre un père et ses enfants.

J'ai repris mon stylo et fait mine de griffonner quelques phrases, le temps de laisser mes paroles

infuser. M<sup>me</sup> Kendall a paru réfléchir. Après un moment, elle a prononcé :

— Vous avez des enfants ?

— Non.

— Voilà ! s'est-elle écriée, visiblement rassérénée, c'est ça, le problème ! Vous ne pouvez pas comprendre ce que ressent une mère si vous-même n'avez jamais été confrontée à ce genre de « souci ».

Elle a prononcé ce dernier mot en mimant des guillemets avec ses doigts.

Un silence pesant s'est installé. Je continuais à crayonner sur mon calepin pour me donner une contenance. J'en étais à dessiner un papillon difforme lorsqu'elle m'a demandé si elle pouvait me poser une question indiscreète.

— Je vous en prie.

— C'est un choix de votre part ?

*De quoi je me mêle ?*

— Un concours de circonstances, ai-je répondu en jetant un coup d'œil à l'horloge au-dessus de la porte.

J'ai appris à ne pas m'appesantir sur ce sujet. Il est difficile de concevoir qu'une femme de quarante-quatre ans ne soit pas mère. On suppose d'emblée une impossibilité physiologique ou une débâcle psychique, ce qui n'est pas pour inspirer confiance. Or la confiance, dans mon travail, c'est primordial. Alors je préfère couper court aux spéculations et mettre cela sur le compte d'une rencontre qui n'aurait pas eu lieu. Cela évite des justifications à n'en plus finir ; après tout, on ne lutte pas contre la fatalité. Au pire, on plaint ma malchance.

La vérité, c'est que je n'ai jamais voulu d'enfant. À la place, j'ai opté pour une carrière qui me permet d'influer sur l'avenir de ceux des autres, en les

préservant autant qu'il m'est possible des intérêts parfois malhonnêtes des adultes. La mission que je me suis assignée est d'aider à trouver la moins mauvaise des solutions pour ceux qui, quand le couple tourne au vinaigre, constituent souvent, soit la cinquième roue du carrosse, soit une monnaie d'échange. Malgré ce que mes résultats pouvaient laisser croire, je ne gagnais pas à tous les coups, loin de là. À mes yeux, du moins.

Dans le cabinet, mes collègues me charrient, d'où le mug « Wonder Avocate ». Ils disent qu'il ne me manque plus qu'un lasso pour attraper les « mauvais » parents. Je les soupçonne de s'être déjà mis en quête de cet accessoire pour mon prochain anniversaire.

— Ah, je vois, a fait M<sup>me</sup> Kendall en lapant sa tasse, vous êtes ce genre de femme carriériste.

Elle avait jeté cet adjectif comme un vieux mégot, avec un rictus de dégoût aux commissures des lèvres. Si, par « carriériste », elle entendait être passionnée par son travail et avoir l'ambition d'être la meilleure dans son domaine, alors oui, j'assume le fait d'être « carriériste ».

— Tant mieux pour mon affaire, a-t-elle conclu cependant.

Notre entretien terminé, j'ai raccompagné M<sup>me</sup> Kendall à l'ascenseur où Richard, mon patron, nous a rejointes.

— Vous êtes entre de bonnes mains avec M<sup>e</sup> Joubert, a-t-il articulé.

À quelques mètres derrière lui, Émilie jouait sur un violon invisible.

Une minute après, je me suis rassise à mon bureau. J'ai machinalement effleuré le tiroir dans lequel se trouve un dessin réalisé des années auparavant par

un enfant soulagé de la décision rendue par un tribunal. C'est un trésor que je ressors chaque fois qu'une situation ébranle la foi que je porte à mon métier.

Puis j'ai consulté mes mails, comme je le fais cent fois par jour.

Le dernier arrivé a attiré mon attention. Il portait en objet la mention, en français :

Urgent, à destination de Caroline Joubert

J'ai froncé les sourcils en cliquant. Le message s'est affiché.

Si vous êtes la petite fille de la photo, merci de me contacter de toute urgence.

J'ai téléchargé la pièce jointe, le cœur soudain en proie à des battements irréguliers, une intuition étrange au creux du ventre.

C'était le scan d'un vieil article de presse. Et, en guise d'illustration, le cliché d'une équipe de football sur lequel onze enfants posaient, fiers comme pas possible. Parmi eux, une fillette de douze ans que j'ai bien connue.

Moi.

Prise de panique devant cette photographie prise à l'été 1989 – cet été où ma vie a basculé –, j'ai brutalement éteint l'écran. Je me suis levée, me suis rassise, me suis rongé un ongle, me suis levée de nouveau, les yeux rivés à l'écran noir de mon ordinateur, j'avais chaud, j'avais froid.

— Ça va pas, Caroline ? Vous êtes toute blanche, s'est alarmée Émilie en pénétrant dans mon bureau pour m'apporter un classeur relatif à l'une de nos affaires.

— J'ai juste besoin de prendre un peu l'air...

Histoire de ne pas mourir asphyxiée face à la subite irruption de mon passé dans mon existence réglée au cordeau.

**S***i vous êtes la petite fille de la photo, merci de me contacter de toute urgence.*

Sous le choc, j'ai claqué la porte de l'escalier de service et gravi quatre à quatre les marches jusqu'au toit terrasse de l'immeuble, tressaillant au bruit de l'épaisse porte coupe-feu qui s'est refermée derrière moi.

J'ai fouillé dans mon sac à la recherche du paquet que je conservais pour les moments pénibles, et j'ai allumé une cigarette, sans parvenir à réprimer les tremblements qui agitaient mes doigts. J'ai aspiré une bouffée de nicotine, manqué de m'étouffer en avalant la fumée de travers. Et j'ai gratté frénétiquement le sol en graviers du bout de mes escarpins.

Je ne me reconnaissais pas.

On dit de moi que je suis du genre indéchiffrable. Est-ce une nécessité professionnelle devenue une marque de fabrique, ou bien un trait de caractère parfaitement adapté à mon métier ? Toujours est-il, bien malin celui qui serait capable de déceler la moindre

contrariété ou le plus petit signe de réjouissance sur mon visage. « Plus fermée qu'une huître, plus opaque que la robe de ma cousine », dicit Richard, qui a toujours le mot pour rire.

C'est que j'ai très tôt appris à dissimuler mes sentiments. Chez moi, pas de crispation de paupières ni de moue d'étonnement. Dans mon métier, si on ne veut pas donner de prise à l'ennemi, mieux vaut rester impassible. Ne pas rougir, ne pas ciller, bref, ne pas montrer qui on est, au fond.

Sauf que là, j'étais submergée, pour la première fois incapable de maîtriser mon émotion.

Je me suis accroupie, dos contre le métal de la porte.

Moi, la sûre d'elle, la soi-disant Wonder Avocate, la fille réputée droite dans ses bottes... J'étais perdue.

Que faire ? Répondre « oui, c'est moi, Caroline » entraînerait forcément une correspondance. Avais-je vraiment envie de reprendre contact avec ceux qui étaient restés là-bas ? D'autant que ressasser n'est pas dans mes habitudes, j'ai suffisamment souffert pour risquer de souffrir encore, le passé c'est le passé, seul compte l'avenir.

Nouvelle bouffée de nicotine, nouvel étouffement — je n'ai jamais su que crapoter.

Au-dessus de moi, le soleil se promenait entre des nuages malingres. Quelques oiseaux zigzaguaient d'un toit à l'autre alors que la mention « de toute urgence » bourdonnait dans ma tête comme un moustique désagréable. Qu'avait-il bien pu arriver de si grave pour qu'on cherche à retrouver la petite Caroline Joubert ?...

La porte a remué derrière moi dans un grincement de ferraille.

— Vous êtes là ? s'est enquis la voix d'Émilie.

*Debout, Caroline.*

Je me suis relevée en essayant d'adopter une posture digne.

— Vous avez une tête de déterrée, a-t-elle cependant fait remarquer en me donnant un verre d'eau dans lequel elle avait pris soin de glisser une paille en inox surmontée d'un flamant rose. Vous devez couvrir un truc... ou alors, c'est la préménopause qui guette. Ça vous chauffe comme une Cocotte-minute. Je le sais, ma mère est en plein dedans. À votre place, je prendrais ma journée et je rentrerais chez moi.

J'ai refusé, prétextant que j'avais trop de travail, que ce n'était qu'un coup de fatigue, que ça allait passer, que, d'ailleurs, je me sentais déjà beaucoup mieux. Et puis, la préménopause, non mais, quand même...

La vérité, c'est que rentrer chez moi était exclu. J'avais au contraire plus que jamais besoin de me plonger dans mes dossiers, de me focaliser sur autre chose.

Sauf que, bien sûr, impossible de me sortir ce mail de la tête.

Sitôt rentrée chez moi, j'ai jeté mes chaussures dans le couloir, balancé ma veste sur le dos d'un mange-debout et j'ai directement obliqué vers mon canapé où je me suis assoupie plusieurs heures, épuisée par ces tergiversations interminables, remettant ma décision aux calendes grecques. On n'était pas aux pièces. Ça faisait trente ans, quelques heures de plus ou de moins ne changeraient rien.

Lorsque j'ai émergé, tenaillée par la faim, la nuit était profonde et calme. La rumeur de la circulation se faisait entendre au loin. Je me suis rendue dans la cuisine à la lumière de la lune et j'ai exploré l'intérieur du réfrigérateur. Je n'y ai trouvé qu'un yaourt

périmé et une carotte rabougrie ; avec tout ça, j'avais oublié de m'arrêter au supermarché. À court de possibilités, j'ai ouvert la porte d'un placard d'où j'ai extrait un paquet de soupe lyophilisée tomate-basilic et une tasse.

J'ai mis la bouilloire en fonction, versé la poudre au fond du récipient. Vingt secondes plus tard, la bouilloire a fredonné sa petite musique et j'ai recouvert le potage en poudre de vingt-cinq centilitres d'eau bouillante, conformément aux indications du sachet.

J'ai soufflé, j'ai goûté. Tomate-basilic, mouais, plutôt rouille assaisonnée d'un vague relent de spaghettis.

S'est alors invitée sans prévenir la saveur sucrée des tomates de mon enfance, croquées à peine cueillies sur le plant du potager, leur jus sur mes doigts que je léchais pour ne pas en perdre une goutte.

Des frissons ont couru sur mes bras.

J'ai dérivé vers ma chambre et tiré, fébrile, le grand tiroir situé sous mon lit.

L'espace d'une seconde, j'ai paniqué en croyant l'avoir perdue. Mais j'ai fini par la trouver, déroutée d'éprouver à sa découverte un plaisir plus grand que je ne l'avais escompté.

J'ignore pourquoi je n'ai jamais jeté cette vieille boîte à chaussures. Elle a survécu à chacun de mes déménagements. C'est presque un miracle. Ou une malédiction. Elle est de ces choses qu'on cache au fond des armoires pour éviter de les voir, mais dont on ne se résout pas à se débarrasser.

J'ai ouvert la boîte. Une odeur de moisi s'en est aussitôt échappée. Avec des précautions d'archéologue, j'ai retiré un à un les objets qu'elle renfermait.

Le collier d'un chien.

Deux morceaux de bois calcinés.

Un caillou en forme de cœur.

Un bout de cuir.

Une cassette audio à la bande magnétique emmêlée.

Un trèfle à quatre feuilles séché.

Trois lettres d'enfant.

La photo d'une jeune femme en blanc.

La poussière me piquait les yeux. La poussière n'y était peut-être pour rien, cela dit. La cause était probablement à rechercher du côté de ce qui était arrivé trente ans auparavant.

Mon passé tenait tout entier dans cette boîte défoncée. Les souvenirs se sont mis à danser sur l'écran de ma mémoire, il m'a semblé discerner les bruissements de mon enfance. Puis la nostalgie s'est fait la malle, remplacée par le creux de l'absence, du chagrin et du ressentiment. Je les connais bien, ces trois-là : ce sont eux qui ont façonné les contours de mon cœur.

J'ai refermé la boîte, contemplé le reflet des phares sur le plafond de la chambre, observé ensuite le manège circulaire de Balthazar, mon poisson rouge, attrapé ses vitamines effervescentes, jeté un comprimé dans son bocal et observé benoîtement les bulles qui s'échappaient de la pastille.

Puis je me suis postée devant l'ordinateur portable qui trônait sur la table basse, j'ai relu le message et j'ai cliqué sur « Répondre ».

Bonjour,

Je suis la Caroline Joubert de la photo.

Cordialement,

Caroline

J'ai appuyé sur « Envoyer » à toute vitesse, pour m'empêcher de changer d'avis, me relisant après